

**L'autre même**

carte Blanche à Stéphane Bouquet

lors de résidences autour de la création *les soli noirs*

à Micadanses – Paris & à l'Espace de Retz à Machecoul – automne 2014

Stéphane Bouquet est écrivain et traducteur. Ses derniers livres de poèmes parus sont : *Les Amours suivants* (2013) et *Nos amériques* (2010), tous deux aux éditions Champ Vallon.

C'est l'histoire d'une femme. C'est le hall d'un théâtre. Elle y va pour être simplement assise à côté de quelqu'un. Elle garde son manteau avec elle. Elle est si seule que, parfois, elle ne sait même plus à qui penser. Est-ce seulement possible ? Oui, la preuve. Cette fois-là, ses voisins la laissent indifférente. La pièce s'appelle *les Soli noirs*. Forcément, cela lui fait penser à ce vers : « le soleil noir de la mélancolie etc.... » Elle se le murmure en boucle avant que le spectacle commence et ses voisins lui jettent des regards inquiets comme si elle allait leur gâcher la pièce ou quelque chose de ce genre. Ils regardent s'il y a des places libres ailleurs mais c'est complet et les portes se ferment. Il y a un flash de lumière mais la femme de l'histoire regardait dans son sac, à cet instant précis, s'il lui restait des bonbons à la menthe et c'est le noir. Ca commence comme ça : elle a l'impression d'avoir encore raté le début.

La première danseuse, seule. La femme pense : il y a tellement un souffle d'été, pas de coude, pas de poignets, comme le frôlement d'une abeille et de sa feuille. La danseuse est dans un triangle – une abeille donc, enfermée dans un piège de mousseline noire mais sur un sol blanc et fluide comme la transparence. Elle s'agite en tout sens comme si trop de miel l'affolait.

Le deuxième danseur, seul, dans sa tanière de mousseline, à un moment les mains s'avancent vers quelque part, doigts repliés, avancent vite vers l'espace qui se met à exister.

Le troisième danseur, seul, dans sa chapelle de mousseline. A un moment, il a l'air de vouloir y aller, ne pas y aller : ses mains à droite, gauche, très vite, qui entraînent le corps. Elle ferme les yeux pour penser à autre chose à cause du bruit de la pluie sur le toit du théâtre. La ramène à la pièce : le danseur qui crache un nombre de fois considérable (21 comme si elle avait compté mécaniquement) et de plus en plus fort et on dirait que le souffle possède le rythme d'une musique classique. A un moment, elle a l'impression que sa respiration à lui glisse vers le sol et son corps à elle aussi est entraîné vers le bas.

Le quatrième danseur, seul, à l'avant-scène dans un écrin de mousseline. Elle comprend tout à coup que dans cette danse, les mains portent le sens et les jambes sont comme des ajustements. Les appuis, les élans, les impulsions des jambes sont des feutres fluos, des sortes de soulignements lumineux de ce que disent les bras, de ce qu'ils demandent. Elle-même a l'habitude de caresser son propre visage avec ses propres mains pour se rassurer ou se consoler ou se reconforter ou ce genre de mots qui offrent le courage de continuer et, en regardant le danseur, elle s'auto-caresse la joue et bat doucement du pied sur le sol.

Le cinquième danseur erre dans le même triangle que la première danseuse, la boucle est en train de se boucler, le danseur est vieux comme la première était jeune, la vie est en train de s'achever peut-être, il est une sorte de masse mouvante, un fantôme, des traces éparses : comme s'il ne se souvenait plus de ce qu'il devait danser – comme s'il venait après, trop tard, bien trop tard. Est-il possible de venir trop tard pour sa propre existence ? Est-il possible que ce soit seulement maintenant que je comprenne comment il aurait fallu vivre et c'est un savoir totalement inutile ? Oui c'est possible.

La première danseuse. A la fin, elle a juste la tête qui dodeline dans la musique. Elle a lâché prise. Peut-être qu'elle a fait tellement de gestes qu'elle s'est noyée dedans, peut-être qu'elle se contente de flotter sur l'énergie inépuisable de sa jeunesse, comme si elle pouvait attendre tranquillement le maintenant qui vient.

Le deuxième danseur : il hurle à la lune comme un loup solitaire et qui a faim. En fait, elle ne sait pas pourquoi les loups hurlent : peur, désir, sorte de gps naturel et façon d'indiquer sa position dans les bois, faim aussi, façon d'affoler ses proies.

Le troisième danseur, il fait des gestes d'offrandes avec les bras, peut-être qu'il récite des prières silencieuses au cœur d'une chapelle intérieure. Elle aussi sait réciter et pendant qu'il le fait, elle récite avec lui : la prière où je réclame que les framboises mûrissent, la prière où je demande que le téléphone vibre, que les marches craquent, que la porte s'ouvre, la prière où j'exige que la pluie tombe pour que le bruit des gouttes m'entoure et m'enrobe et cela fait une forteresse sonore dans la nuit, la prière où je dis : apporte ce que tu veux, n'importe quoi.

Le quatrième danseur : A la fin il ne fait plus aucun geste. On dirait un homme nu ou plutôt dénudé de ses mouvements : il n'a plus de bras, de jambes, cette grande immobilité qu'elle partage, elle aussi, posée elle aussi sur sa respiration avec fragilité d'oiseau sur branche, nous sommes là, nous tous, des émotions posées sur l'instant, des émotions qui font onduler seulement doucement le sternum.

Le cinquième danseur : Il a les épaules toujours voûtées. On a l'impression qu'il les redresse sans arrêt pour trouver où le mouvement ? où est le pays du mouvement ? où est la direction ? mais sa vocation est de ne pas trouver.

La 1ère danseuse, à un moment, pose ses mains noires sur le sol blanc et cela fait une trace. C'est simple. Quand elle, elle aussi, marche à la lisière des vagues et fait des empreintes éphémères dans le sable et qu'elle chronomètre leur survie. Parfois des vagues les effacent, parfois les pas d'autres gens, parfois des amas de mouettes qui se posent.

Le 2<sup>ème</sup>, seul dans sa chapelle lointaine et dans sa chemise blanche, il marche à quatre pattes mais avec des pattes noires et blessées et retournées à l'intérieur. On se dit qu'il a dû marcher dans un piège ou s'abîmer les phalanges dans des ronces profondes et qu'il faudrait le panser, mais c'est seulement un spectacle. Elle a des échardes de sensation douloureuse dans la bouche : des souvenirs de blessures. Peux-tu citer un souvenir de blessure ? Quand elle était enfant et qu'elle a glissé sur une planche mouillée et a posé la main sur un tesson de bouteille pour se rattraper et elle a toujours cette cicatrice en demi lune à la base du pouce et elle la regarde pendant que le danseur danse.

Le 3<sup>ème</sup> danseur : Il ouvre la bouche comme un oiseau ouvrirait le bec, peut-être. Espérant quelque chose peut-être. Ou bien on dirait que des grillons lui sortent de la bouche.

Le 4<sup>ème</sup> danseur bouge aussi la bouche, énormément, il fait des smacks. Elle se souvient soudain d'une conversation jadis. Elle : tu vois j'ai trop peur, pour l'instant on n'a fait que des smacks, tu crois que je peux commencer à mettre la langue. Et s'il me repousse quand je. Et sa copine d'alors (Annabelle ?) : non mais te prends pas la tête avec ça, tu commences par lui faire des petits smacks, ensuite tu ouvres délicatement la bouche, il est censé faire pareil. A ce moment-là, glisse doucement ta langue pour qu'il comprenne et une fois que tu sens sa bouche ouverte il est censé glisser sa langue aussi et là tu peux gober sa lèvre du bas, et ainsi de suite. Et elle : quoi ainsi de suite ? Et sa copine (Annabelle ?) toute rouge. C'était il y a longtemps. Elle aussi, après, est passée au post-smack et au post-post-smack. Mais maintenant même un visage sur les joues de qui poser les lèvres, cela lui suffirait.

Le 5<sup>ème</sup> danseur : Imaginez quelqu'un qui rate sans arrêt son rendez-vous avec lui-même. Imaginez quelqu'un qui se regarde dans le miroir et son reflet vient de partir faire autre chose. Il n'y a plus que la salle de bain vide, tu vois, et le robinet qui fuit de la douche. Et le miroir qui cherche désespérément à refléter, tu vois, et reflète en effet les moisissures sur les joints entre les carreaux. Imaginez quelqu'un qui court après le souvenir qu'il a de lui-même comme si ce souvenir allait être plus éclairant, plus éclairé, et lui donnerait à faire des gestes précis et l'aiderait à avancer, à avancer mieux, mieux seul, dans ce poumon de mousseline noir.

1<sup>ère</sup> : Parfois on dirait qu'elle fait le trottoir, pas un truc sexuel, mais qu'elle attend les gestes qui viendraient d'ailleurs. Parfois on a l'impression qu'elle pioche dans un vaste abécédaire qu'on lui verse de dehors. C'est comme moi, pense la femme, parfois je reste à la fenêtre et j'imites les gestes que je vois le monde faire : si un oiseau sautille, idem moi ; si quelqu'un

refait son lacet, idem moi ; si un couple s'embrasse, idem moi je pose les lèvres sur le mur ou sur mon bras ; si la pluie tombe, idem moi.

2<sup>ème</sup> : On dirait qu'il s'est mis de l'huile de vélo partout sur un côté du visage. Ou du cambouis. Ou du fuel. Pour laver le cambouis, sa grand-mère lui disait toujours, il faut enduire d'abord la tache avec de l'huile d'olive puis frotter avec de l'eau très savonneuse, ça partira tout seul.

3<sup>ème</sup> : Elle le regarde danser comme si elle voyait une photo mate, sans accent, une sorte de dureté rentrée. Elle voudrait qu'il cesse d'être aussi concentré, c'est-à-dire réfugié dans son propre centre, dans son propre pays, loin d'eux et surtout d'elle.

4<sup>ème</sup> : Honnêtement, à un moment, elle s'est un peu assoupie. Ce n'était pas la danse ni rien, elle était simplement fatiguée.

5<sup>ème</sup> : Elle le regarde toujours bouger, toujours en quête de lui-même, les épaules prêtes à enfiler un autre personnage, un autre essai, un autre essai encore d'être lui-même. Elle se souvient d'un texte qu'elle a appris au théâtre, jadis, il y a très longtemps, quand elle faisait du théâtre amateur à cause de X. ou de Y., et elle le murmure : « Je pourrais chercher à te rencontrer et je pourrais faire mieux encore. Je pourrais te laisser me rencontrer. Sans espérance précise, avec un flou total de l'espoir, sans idée assurée de ton corps, je te laisserai m'approcher. » Ses voisins, qui n'attendaient que ça, qui ne redoutaient que ça, jettent sur elle des chuts tonitruants.

1<sup>ère</sup> : Au début de la pièce, elle a donné l'impression de vomir – et puis tout est devenu possible : un tel afflux de gestes.

2<sup>ème</sup> : Il danse très vite, la sueur commence à lui coller la chemise sur le dos. Est-ce que la sueur lui brûle aussi les yeux ? Est-ce que les loups aussi transpirent ? Il tombe et se relève aussitôt. Il semble infatigable. Est-ce l'image de la vie intarissable ? Normalement, elle ne cherche jamais le sens d'un spectacle : elle prend les gestes qu'on lui fait comme un bonheur, elle se les accumule dans la mémoire pour le plaisir de bouger et d'être bougée et de tracer des directions dans le monde. Mais lui : des auréoles de sueur aux aisselles désormais. Est-il possible que le mot sueur soit le meilleur (le plus juste) synonyme du mot vie ? Oui, c'est possible.

3<sup>ème</sup> : On dirait qu'il flotte à un moment, a perdu le sol et qu'il y retourne. On dirait qu'il est un bateau dans le port et qu'il vient de lever l'ancre. On dirait qu'il jette les bras vers le ciel comme un ange incorporel – un truc comme ça, bien que franchement, ce soit le plus gros de tous, au début on se demande même s'il est vraiment danseur mais oui si.

4<sup>ème</sup> : Il dit quelque chose comme : c'est parce que tu respirez que tu peux offrir. Il ne le prononce pas vraiment, bien sûr, mais le gesticule. Il le fait avec une certaine arrogance, fierté, orgueil. Il a conscience de sa beauté. Ce n'est pas comme si cela ne comptait pas, pense-t-elle. Ce n'est pas comme si la danse, malgré tout, ne convoquait pas à l'existence organique et formelle des corps. Elle va voir de la danse, quand même, au fond, malgré tout, pour trouver des preuves de la vie, pour amasser des traces de son ou de l'existence en général., pour être prise dans l'orbite, même lointaine, même là-bas, d'un corps.

5<sup>ème</sup> : A la fin, il pose la main sur la trace laissée par 1<sup>ère</sup> – il est le seul sans mains noires mais les rides et les cals, qu'importe, il a rejoint quelque chose, même pas lui-même, quelque chose de mieux encore que ton espoir appelle sûrement l'autre.